

Mission et poésie

RENÉ PAGEAU, Haïti sous les mangues,

Poèmes, Montréal, Médiaspaul, 2007, 78 p.

Notre confrère publie un autre recueil de poèmes, cette fois-ci sur Haïti, où il fut les huit dernières années au titre du supérieur de la mission. Le sujet est bien campé, et son traitement a l'originalité de rendre compte d'une expérience de missionnaire dans des termes poétiques. L'intention, on en conviendra, s'avère peu fréquente dans l'histoire des missions catholiques.

Le recueil comprend deux sections, d'inégale longueur, l'une intitulée "Je l'aime mon pays, je l'aime..." (p. 55-61), l'autre "Le sablier des mois" (p. 63-76). La première section réunit 37 poèmes, tous d'une écriture vive; ils évoquent ou décrivent des faits ou aspects tragiques de l'existence haïtienne, individuelle et collective. À la réalité, aussi brutale qu'elle soit, est apporté le baume de la forme littéraire, dans la quête d'humanisation de l'irrecevable.

Cette quête est particulièrement manifeste dans la relation du suicide, le soir de Pâques 2007, d'un proche, secrétaire de l'auteur. Le poème mériterait d'être cité dans son entier. Tenons-nous en à ces passages qui parlent d'eux-mêmes : "Une si longue brisure, / une si lourde déchirure / d'une absence inattendue!" (p. 60) "Son corps s'est brisé, / ses os ont craqué / comme ceux de Jésus sur la croix, / mais son cœur s'est envolé avec son âme / au son des cloches de Pâques / et des alléluias de la Résurrection." (p. 59) "Il nous a quittés pour nous éveiller / à la misère de son pays / qui, croyait-il, abandonnait ses fils de l'avenir." (p. 58) "Il était en exil au milieu des siens. / Il refusait de mourir au jour le jour. / Il choisit alors d'en finir / en se livrant à la lumière de Pâques, / à la merci du cœur de Dieu / qui lui garantissait le bonheur / à la démesure de ses rêves, / à la mesure des talents qu'il avait reçus" (p. 58). Le rationnel se mêle à l'affectif, le spirituel au factuel, mais sans confusion.

Généralement le propos est celui d'un regard extérieur, de celui qui n'en est pas tout en y étant concerné. La position de l'étranger n'a rien de confortable, mais tout à la fois elle permet des audaces, voire des dénonciations non recevables politiquement parlant. Dans cette direction s'inscrit le rapport des luttes pour le pouvoir au sein des institutions haïtiennes, celles de l'Église hiérarchique comme celles de l'État : "Mon pays est un poème, mais il y a la misère et la faim, / mais il y a la peur, la délation, / la lutte des

classes / et les guerres fratricides. / Les proches du pouvoir / convoitent silencieusement / le siège présidentiel / pendant que les prêtres, / dans la basse-cour épiscopale, / palabrent et sondent les reins et les cœurs / pour connaître qui parmi eux / sera le prochain évêque / ou le prochain cardinal / de la première république noire / indépendante depuis deux siècles, / victoire d'esclaves décidés / à prendre en main leur destin / (...) C'est le règne des princes du pouvoir / où chacun porte le grand rêve / de servir les intérêts du peuple / après s'être bien servi" (p. 52-53). La dynamique n'est pas propre à Haïti, loin de là, elle est le lot des économies de rareté et des relations socio-politiques à caractère servile. Une maxime camerounaise ne s'énonce-t-elle pas ainsi : "La chèvre broute où elle est attachée?" Une question se pose : Qu'en est-il des relations institutionnelles dans les communautés religieuses, et entre elles?

La seconde section fait écho aux passages, de même nature, de la première par de courts poèmes, en référence aux douze mois de l'année, aux cycles de la vie cosmique. Chacun renvoie aux mystères chrétiens, là où la vie puise sens à son existence terrestre. Ainsi le recueil évite de se refermer sur un suicide, avec ses ambivalences, sinon ses ambiguïtés. Ces poèmes explicitent ce qui donne souffle à l'ensemble, l'esprit sous-tendant le propos de la première section.

La lecture du recueil m'a rappelé les écrits de Walter Rauschenbusch. Ce pasteur germano-américain, des années 1890-1920, a œuvré dans le quartier le plus misérable de New York, surnommé les Portes de l'Enfer. Tout en travaillant à l'humanisation des conditions de vie des ouvriers par diverses initiatives, il a procédé à une longue analyse critique du projet social chrétien depuis ses origines pour en pointer les dérives et, par ce biais, en dégager la force spirituelle pouvant mener au renversement de situation (*Christianity and Social Crisis*, première édition en 1907). Ce faisant, Rauschenbusch a inventé le Gospel, ces chants urbains qui clament, sur le rythme poétique musical, la maîtrise de son destin, la revendication d'un mieux-être, en lien avec le message évangélique.

Un autre vis-à-vis du recueil se trouve chez Georges Bernanos, cet écrivain catholique qui met en contraste le mal et le bien et décrit le tragique de l'existence humaine. Ce passage est significatif à un haut point : "On ne peut imiter ni la misère, ni le langage de la misère. Il faudrait être soi-même misérable pour participer au sacrement de la misère. (...) Le pauvre n'est pas un homme qui manque, par état, du nécessaire, c'est un homme qui vit pauvrement, selon la tradition immémoriale de la pauvreté, qui vit au jour le jour, du travail de ses mains, qui mange dans la main de Dieu, selon la vieille expression populaire. Il vit non seulement de l'ouvrage de ses mains, mais de la fraternité des autres pauvres, des mille petites ressources de la pauvreté, du prévu et de l'imprévu." Et Bernanos d'ajouter : "Les pauvres ont le secret de l'espérance" (*Vie de Jésus*, Le Seuil, 1943, p. 187-188). En clair, comme dirait Pierre Bourdieu, parler au nom du pauvre, c'est parler à sa place, c'est le réduire au silence.

L'expérience humaine, quelle qu'elle soit, intéresse le littéraire comme le sociologue, même s'ils divergent le plus souvent par le point de vue et l'expression, surtout peut-être par le rapport à l'action. Ils se rejoignent dans l'intention de produire du sens, de

faire sens par un discours tenant tant de l'intérieur que de l'extérieur et invitant à une lecture de la réalité qui soit autre. La réception, elle, varie selon les lecteurs.

Paul-André TURCOTTE, CSV

Paris, le 11 octobre 2007

Viateurs Canada no 115 décembre 2007
